

Signification et référence dans les "Recherches Philosophiques" de Ludwig Wittgenstein

René Daval

► **To cite this version:**

René Daval. Signification et référence dans les "Recherches Philosophiques" de Ludwig Wittgenstein. Pierre Frath; Christopher Gledhill; Jean Pauchard; Centre interdisciplinaire de recherche sur les langues et la pensée, Université de Reims Champagne-Ardenne. Res per nomen, ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.99-108, 2009, 978-2-915271-26-3. hal-02491225

HAL Id: hal-02491225

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02491225>

Submitted on 25 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Signification et référence dans les Recherches Philosophiques de Ludwig Wittgenstein

René Daval

Université de Reims Champagne-Ardenne
daval.rene2@wanadoo.fr

Abstract

Wittgenstein's *Philosophical Investigations* shows a break with the philosophy of the *Tractatus*, where meaning is asserted as a correspondence between thought and the world. The *Investigations* sees language as an action, and the word as the sign of a thing which is its reference. Wittgenstein strays from the influence of Frege and Russell, and comes closer to the pragmatism of C.S. Peirce, G.H. Mead and C. Morris. New concepts are developed such as that of "Language games", which Wittgenstein thinks of as a "form of life". The meaning of a word is not the thing that it represents but is determined by the rules which govern its use. Wittgenstein thinks that the context is essential in order to understand a word or a proposition. But context is not only linguistic, it is also social, anthropological and even biological.

On a souvent souligné que les *Recherches philosophiques* marquaient une rupture par rapport aux thèses défendues par Wittgenstein dans son premier ouvrage, le *Tractatus logico-philosophicus*, et aussi par rapport aux thèses du logicien-philosophe Gottlob Frege. Le *Tractatus* défendait, comme le faisait Frege, une théorie de la correspondance entre la pensée et le monde, et une théorie représentationnaliste du langage : les propositions élémentaires, atomiques, représentent les événements du monde. On ne saisit le sens d'un mot que dans le contexte de la proposition, celle-ci renvoyant à un état du monde. Avec les *Recherches*, Wittgenstein

abandonne ces thèses, et voit dans le langage, comme le fait aussi John Austin et comme le faisait le philosophe pragmatiste américain G.H. Mead, un acte. Ces trois philosophes sont, d'ailleurs, avec C. Morris, l'élève de G.H. Mead, des pères de l'approche pragmatique du langage. Les *Recherches* partent d'une citation des *Confessions* de St Augustin (I, 8), dans laquelle celui-ci développe une conception du langage comme ayant pour fonction de dénommer des objets. Le mot est le signe d'une chose à laquelle il renvoie. Dans cette conception, et comme l'écrit Wittgenstein, « les mots du langage dénomment des objets – les phrases sont des combinaisons de telles dénominations. » Wittgenstein ajoute immédiatement : « c'est dans cette image du langage que se trouve la source de l'idée que chaque mot a une signification. Cette signification est corrélée au mot. Elle est l'objet dont le mot tient lieu » (trad. F. Dastur, M. Elie, J.L. Gautero, D. Janicaud, E. Rigal, Paris, N. R. F., Gallimard, 2004, pp. 27-28). Wittgenstein souligne qu'Augustin n'envisage pas qu'il puisse y avoir une différence entre catégories de mots. Quand on pense ainsi le langage, c'est que l'on pense d'abord à des substantifs, comme « table » ou « chaise », et aux noms propres, ensuite seulement aux noms de certaines activités et propriétés, et enfin aux autres catégories de mots. Il s'agit donc d'une conception qui privilégie la fonction de dénomination du langage, négligeant le fait que la phrase a d'autres fonctions : celles de donner un ordre, par exemple, de prendre un engagement, de déclarer un état de faits, d'ouvrir une réunion, et bien d'autres encore. Augustin, qui se réfère d'ailleurs à son apprentissage du langage, pense à ces situations où l'on apprend le sens d'un mot avec quelqu'un qui le connaît déjà et montre l'objet auquel il réfère. Wittgenstein considère qu'il s'agit là d'une conception d'un langage primitif, mais qui, tout en risquant de conduire à des affirmations métaphysiques risquées (un mot réfère à une chose du monde), ne rend pas justice à de multiples autres fonctions du langage. A cette conception de la signification, il propose de substituer une conception qui cherche la signification dans l'analyse de la manière dont les mots sont employés. Il ne s'agit pas de considérer ce qu'est un usage propre ou impropre du mot, ou de la phrase, mais de voir de quelle manière ils produisent une

série d'actes. C'est ainsi qu'il introduit la notion de « jeu de langage ». Comme l'explique H.J. Glock dans son *Dictionnaire Wittgenstein* (trad. H. Roudier de Lara et P. de Lara, Paris, N.R.F. Gallimard, 2003, p. 338), « l'expression 'jeu de langage' est le résultat de l'extension de l'analogie du jeu au langage pris comme un tout. ... Son propos est d'attirer l'attention sur diverses similitudes entre le langage et les jeux, de même que l'analogie avec le calcul soulignait les similitudes entre le langage et les systèmes formels. » Le langage est une activité dirigée par des règles. Comme un jeu, le langage a des règles qui le constituent : celles de la grammaire. Comme le remarque encore Glock : « à la différence des règles stratégiques, ces règles ne déterminent pas quel coup (quelle parole) apportera le succès, mais elles déterminent ce qui est correct ou a un sens et, ce faisant, elles définissent le jeu (le langage). » (ibid. pp. 338-39). Le concept de « jeu de langage » conduit à adopter une nouvelle théorie de la signification : comme l'écrit encore Glock : « la signification d'un mot n'est pas l'objet qu'il représente, elle est déterminée par les règles qui gouvernent son utilisation » (ibid. p. 339). On apprend le jeu en y jouant, on apprend la signification d'un mot en l'utilisant. Une proposition ne prend sens que dans le système dont elle fait partie : c'est le principe de contextualité. La signification de la proposition dépend de la situation dans laquelle elle est employée. De même que dans un jeu, certains coups sont permis, et d'autres défendus, de même dans une certaine situation la proposition prend un certain sens, et un autre dans une autre situation. Il y a des jeux de langage simples, ce sont ceux par lesquels l'enfant apprend à maîtriser sa langue maternelle, il y en a de beaucoup plus complexes. En considérant de nombreux jeux de langage et la manière dont on les apprend, on constate que, comme le remarque encore Glock (ibid. p. 340), « la relation entre un nom et son objet n'est pas monolithique. » Aux paragraphes 23 et 24 des *Recherches*, Wittgenstein affirme qu'il y a une multiplicité irréductible des jeux de langage. Il y a un air de famille entre les différents jeux de langage. Comme Wittgenstein le dit au paragraphe 23 : « l'expression 'jeu de langage' doit ici faire ressortir que parler un langage fait partie d'une activité, ou d'une forme de vie. » (p. 39). Il y

a de multiples fonctions du langage et les formes de vie qui sont elles aussi multiples mobilisent telles formes ou telles autres. Le langage dépend de la culture et de conceptions du monde. Comme l'écrit Glock : « nos jeux de langage sont imbriqués dans des activités non linguistiques et doivent être compris dans ce contexte. » (p. 250). Dans *Ursache und Wirkung : Intuitives Erfassen* (traduction française à paraître), Wittgenstein insiste sur le rapport entre langage et forme de vie : « il est caractéristique de notre langage que le fondement sur lequel il repose consiste en des formes de vie stables, une activité régulière. Sa fonction est déterminée avant tout par l'action qu'il accompagne » (texte cité par Glock, p. 251). Le langage repose sur des formes variables et innombrables d'activités communes. Les formes de vie sont des formes d'interactions sociales et ici Wittgenstein, sans le savoir est très proche de G.H. Mead. Les formes de vie varient à travers l'espace et le temps et manifestent l'être historique de l'homme. Ce sont les formes générales de l'activité humaine qui nous permettent de comprendre un langage. On peut lire le paragraphe 206 : « suivre une règle est analogue à obéir à un ordre. Nous avons été dressés à cela, et nous réagissons à l'ordre d'une manière déterminée. Mais qu'en est-il si quelqu'un réagit à l'ordre et au dressage d'une certaine façon et quelqu'un d'autre d'une autre façon ? Qui a raison en ce cas ? Imagine que tu arrives en qualité d'explorateur dans un pays inconnu dont la langue t'est complètement étrangère. Dans quelles circonstances dirais-tu que les gens de ce pays donnent des ordres, qu'ils les comprennent, qu'ils leur obéissent, qu'ils se rebellent contre eux etc. ? La manière d'agir commune aux hommes est le système de référence au moyen duquel nous interprétons une langue qui nous est étrangère. » (pp. 127-28). On ne peut comprendre le langage des autres que si on le rapporte à leurs formes de vie. Si les formes de vie sont trop éloignées, la compréhension est impossible. Nous ne pouvons comprendre le langage non verbal des animaux parce que leur forme de vie est trop différente de la nôtre. Au paragraphe 250 Wittgenstein se demande pourquoi un chien ne peut pas simuler la douleur. Est-ce parce qu'il est trop sincère ? On peut peut-être apprendre à un chien à hurler comme s'il éprouvait une

douleur, alors qu'il n'en ressent pas. Mais ce qui manque, c'est l'environnement adéquat qui ferait de ce comportement une simulation véritable (p. 137). On ne peut comprendre la signification d'un concept qu'en le replaçant dans un contexte très général. Un passage important du paragraphe 142 insiste sur ce point : « pour expliquer la signification (je veux dire l'importance) d'un concept, il nous faut souvent parler de faits naturels extrêmement généraux. De tels faits ne sont presque jamais mentionnés en raison de leur grande généralité » (p. 95). Contrairement à la théorie mentaliste de la compréhension qu'il avait développée, à la suite de Frege dans le *Tractatus*, Wittgenstein, dans les *Recherches* considère que la communication n'a pas pour but de produire quelque chose dans l'esprit de l'auditeur, mais bien de produire une capacité qui se manifeste par la manière dont l'auditeur réagit à l'audition du message émis. Critiquant implicitement Frege, qui n'est pas cité ici, Wittgenstein écrit, au paragraphe 317 : « parallèle trompeur : le cri, expression de la douleur – la proposition, expression de la pensée ! Comme si le but de la proposition était de faire savoir à quelqu'un ce que quelqu'un d'autre ressent, mais en quelque sorte dans l'appareil de la pensée, et non dans l'appareil digestif » (ibid. p. 156). Comprendre un mot, c'est savoir l'utiliser, répondre à l'usage de ce mot par les autres, et savoir expliquer la signification du mot. Glock remarque avec pertinence : « la compréhension est un 'corrélât' de l'explication et de la signification et, au lieu de demander : 'quelle est la signification de 'X' ?', nous devrions demander : 'comment 'X' est-il expliqué ?' et 'quels sont nos critères que quelqu'un a compris 'X' ?' » Il n'y a pas de phénomènes mentaux ou physiologiques qui soient logiquement nécessaires à la compréhension.

Wittgenstein rompt aussi avec sa philosophie du *Tractatus* sur la question de la référence. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein estimait que le langage était autosuffisant gouverné par la syntaxe logique. Dans les ouvrages ultérieurs, il insiste au contraire sur les arrière-plans du langage : pour saisir le sens d'un mot, il faut le replacer dans le jeu de langage dont il fait partie, lui-même devant être replacé dans sa forme de vie. Pour que nous puissions parler comme nous le faisons, il faut aussi qu'il y ait certains faits de la nature : une certaine

constance des objets physiques dans l'espace et le temps, une certaine constance de fonctionnement de la nature humaine, comme par exemple le fait que lorsque l'on nous montre du doigt un objet, nous ne regardions pas l'objet, mais la direction indiquée par le doigt. Le paragraphe 569 met en évidence l'importance de ces faits de la nature : « le langage est un instrument. Ses concepts sont des instruments. Mais on pourrait croire qu'employer tels concepts plutôt que tels autres ne peut pas introduire de différence notable. De même que l'on peut faire de la physique avec des pieds et des pouces aussi bien qu'avec des mètres et des centimètres. Et la différence serait donc seulement affaire de commodité. Mais cela n'est pas vrai non plus, si par exemple, pour calculer dans un certain système de mesure, il faut plus de temps et d'efforts que nous ne pouvons en fournir » (ibid. p. 215). Comme le fait remarquer H.J. Glock : « bien que les conditions d'arrière-plan (le cadre de référence) ne déterminent pas les règles du jeu de langage, elles déterminent en partie quels jeux de langage sont joués. » (*Dictionnaire*, p. 86).

Reprenons les principaux points que Wittgenstein juge acquis dans les *Recherches* et les textes postérieurs à 1930. Une expression n'est pas dépourvue de sens parce qu'elle ne représente pas d'objet. Cette thèse est dirigée contre Frege et Russell et contre le *Tractatus*. L'objet auquel un mot fait référence n'est pas sa signification. Un signe acquiert une signification parce que son usage est déterminé par des règles. Wittgenstein exprime cette idée au paragraphe 43 : « pour une large classe de mots où il est utilisé, mais non pour tous, le mot 'signification' peut être expliqué de la façon suivante : la signification d'un mot est son emploi dans le langage. Et l'on explique parfois la signification d'un nom en montrant le porteur de ce nom. » (*Recherches*, pp. 50-51). Ce que Wittgenstein appelle les « règles de grammaire » sont les règles qu'il nous faut suivre pour employer correctement un mot et pour savoir quelle est sa signification dans le contexte dans lequel il est employé. Comme le dit avec justesse Charles Travis, un des plus récents interprètes des *Recherches*, « lorsque nous avons énoncé les règles d'un jeu, nous avons dit de quel jeu il s'agit. Les règles disent exactement quelle est

la façon pertinente d'accorder les mots à la vie.» (C. Travis, *Les Liaisons ordinaires : Wittgenstein sur la pensée et le monde*, trad. franç. B. Ambroise Paris, Vrin, 2003). Les règles nous permettent de déterminer quand un mot est correctement produit. Charles Travis énonce ainsi ce qu'il appelle «le premier principe de Wittgenstein» : «les faits relatifs à ce qu'une expression dénomme (dénommait), ou à ce dont elle parle (parlait) ne peuvent être que ceux qui suivent des standards de correction gouvernant le tout dont elle fait partie – lesquels standards suivent de ce qu'on doit attendre de sa part» (p. 32).

Une des questions essentielles des *Recherches* est la réflexion sur le «vouloir dire» (*meinen* en allemand). Les verbes intentionnels, tels que *croire* ou *savoir* ne signifient pas des états intérieurs. Ces verbes n'ont pas «de durée authentique». On peut citer ici le paragraphe 667 des *Recherches* : «imagine que quelqu'un dise en simulant la douleur : 'cela va bientôt cesser'. Ne peut-on pas dire qu'il veut parler de la douleur ? Et qu'en est-il si je dis finalement : 'elle vient de cesser?'» (p. 238). En voulant dire quelque chose, je ne décris pas un état intérieur, mais j'affirme simplement que je veux dire cette chose. Wittgenstein est ici près d'Austin lorsque celui-ci affirme qu'en disant dans une cérémonie de mariage : «oui, je te prends pour épouse» le locuteur ne décrit pas une situation, mais s'engage à épouser la femme qu'il a choisie. Comme l'explique H.J. Glock : «normalement, nous associons les sentiments à certaines expressions. Mais ces sentiments ne sont ni nécessaires ni suffisants pour que ces expressions aient un sens».

Le «vouloir dire» est inséparable de la maîtrise d'un langage et c'est pourquoi on ne peut dire qu'un animal a l'intention de communiquer quelque chose. Dans la deuxième partie des *Recherches*, Wittgenstein écrit : «on peut s'imaginer un animal en colère, craintif, triste, joyeux, effrayé. Mais un animal qui espère ? Et pourquoi pas ? Le chien croit que son maître est à la porte. Mais peut-il aussi croire que son maître viendra après-demain ? – Que ne peut-il donc pas faire ? – Comment est-ce que je le fais moi ? – Que devrais-je répondre à cette question ? Seul peut espérer celui qui sait parler ? Seul le peut celui qui maîtrise l'emploi d'un langage.» (*Recherches*, II i

p. 247). Dans *L'Esprit, le Soi et la Société*, le philosophe américain G.H. Mead insistait sur le fait que rien ne nous permettait de supposer que l'animal ait l'intention de communiquer. Mead distinguait la communication non significative, la communication instinctive, par gestes, celle des animaux, de la communication significative humaine. Seul l'homme utilise des symboles : il a l'intention de communiquer et la capacité de s'affecter comme il affecte autrui. Dans la communication par gestes, le commencement de l'acte est un stimulus pour l'autre individu engagé dans le même processus social, qui va donc réagir d'une certaine manière au geste de l'émetteur. Le commencement de réaction de l'individu récepteur est, à son tour, un stimulus pour l'émetteur et ainsi de suite. Ce qui caractérise le symbole significatif, en revanche, c'est que l'individu s'affecte lui-même de la même façon qu'il affecte les autres. Lisons G.H. Mead : « l'opposition entre ces deux situations montre quel long chemin doivent traverser le discours ou la communication, depuis la situation où il n'existe que des cris vocaux jusqu'à celle où l'on utilise des symboles significatifs. Ce qui est particulier à cette dernière, c'est que l'individu réponde à son propre stimulus de la même manière que les autres. Le stimulus devient alors significatif : quelqu'un dit quelque chose. Le « discours » d'un perroquet n'a aucun sens pour lui. Mais quand nous disons quelque chose de significatif avec notre propre voix, nous nous parlons à nous-mêmes aussi bien qu'à toute autre personne à portée de voix » (G.H. Mead, *L'Esprit, le Soi et la Société*, 1934, trad. franç. D. Cefaï et L. Quéré, Paris, P.U.F. 2006, p. 151). Ce qui intéresse surtout G.H. Mead, c'est de montrer qu'il n'y a de symbole significatif qu'avec le langage articulé, et que celui-ci ne peut exister que chez des êtres qui sont des consciences réflexives, des sois, ceux-ci ayant besoin du groupe social humain pour se développer. Wittgenstein pense aussi que seules des consciences humaines sont capables de « vouloir dire ». Mais ce qu'il veut montrer, c'est que ce « vouloir dire » est inséparable de jeux de langage et de formes de vie.

Concluons. La philosophie du Wittgenstein des *Recherches* est une critique de toute conception représentationnelle de la signification et de l'idée qu'il n'y a pas de signification sans référence. Bien qu'il

considère toujours que Frege a énoncé des thèses philosophiques essentielles, c'est Frege, mais aussi Russell et G.E. Moore qui sont ici visés, ainsi que de nombreuses thèses du *Tractatus*. Le langage est d'abord action, ensemble de jeux qui comportent des règles et qui sont inséparables de formes de vie. Austin considérera lui aussi que le langage est d'abord action. Wittgenstein insiste sur le rôle du contexte qui n'est pas seulement le contexte dans lequel le mot est prononcé et qui est celui de la proposition, mais le contexte vécu, social, anthropologique dans lequel nous énonçons nos phrases. Ce qu'il reproche à Frege et aussi à Russell et à G.E. Moore c'est de défendre une forme de platonisme qui multiplie les entités sans nécessité pour expliquer notre pratique langagière et le fonctionnement de notre pensée. Il me semble que sa conception rend mieux compte de la richesse des fonctions du langage et des rapports entre celui-ci et la pensée, entre celle-ci et le monde que ne saurait le faire une conception mentaliste comme l'étaient celles des philosophes que j'ai cités plus haut, et qui ont constitué l'arrière plan des réflexions de Wittgenstein par leurs propres doctrines.

